

# L'Humanité

## Cultures

Article paru  
le 2 février 2009

### Fureur d'une amazone des rues

**MONOLOGUE . L'interprétation à vif de Catriona Morrison convainc dans l'adaptation de Stabat Mater Furiosa proposée par Yves Lenoir.**

Stabat Mater Furiosa, écrit par Jean-Pierre Siméon, est un monologue nécessaire, d'universelle envergure, frondeur et absolu, qu'une femme lance à l'homme en armes comme un seul cri : enroulé de métaphores dont la justesse de perception semble tenir du miracle, et tout entier d'une poésie ayant la beauté de l'obstination, où nul espace plausible n'est laissé au raisonnement du belliqueux et à la résignation. La Maison de la poésie (1) propose ces jours-ci deux mises en scène du texte. À celle d'Anne Conti - dont les représentations s'achevaient hier - avait répondu, en 2006, un article élogieux dans nos pages.

Nous avons vu pour notre part le travail d'Yves Lenoir, avec, dans la peau de la femme meurtrie, violée, exsangue, voix de toutes les femmes appelant envers et contre tout à la vie, Catriona Morrison. La comédienne attribue à cette figure suppliante les contours et l'attitude d'une amazone agressive des rues de nos villes, aujourd'hui, de celles qui, cheveux courts et blouson noir, invectivent le passant, affranchie de toute gêne dans leur misère extrême. Assis ou le plus souvent debout, les spectateurs se tiennent d'ailleurs auprès d'elle ainsi qu'autour d'un cracheur de feu (comparaison qui n'est pas de hasard) sur quelque place : ils sont ça et là en retrait, mais toujours aimantés. Les mots de Jean-Pierre Siméon trouvent fort bien à brûler dans ce registre, cette présence de la comédienne, laquelle inflige sa hargne à la stupeur du texte, du grésil à son ironie, et une humanité d'un désœuvrement à vif à son rêve d'innocence primordiale réclamant de revenir sans honte.

Bref, on ne quitte pas cette femme, sa révolte, cinquante minutes durant. Face à l'intolérable, on est saisi par ses tressaillements dont nous atteints la profondeur organique, alors qu'elle nous harangue juchée sur un bout d'échafaudage, ou qu'elle s'électrocute, tel un insecte pris dans le faisceau d'un néon inhumain, sur la grille d'un trottoir. On a moins adhéré en revanche à ce parti pris poussant la modernité dans ses derniers retranchements : celui de faire danser, en transes et jusqu'à la désincarner, Catriona Morrison dans une rave.

Mais on n'avait encore rien dit du travail du son, qui est pour beaucoup dans la réussite de cette adaptation. Patricia Dallio est aux commandes qui offre à perce(voir), autant qu'à entendre, chaque courbe, chaque bifurcation de la tension du texte, et, dirait-on, sa chair. Cela s'orchestre depuis une table, pourvue de capteurs de distance, de sabres de bois et de bracelets, lesquels, au moindre effleurement des doigts, somment l'ordinateur de concocter un enrichissement, une ampleur, une distorsion, à la nappe sonore prégnante. Cela s'appelle une lutherie électronique et c'est ici appréhendé avec une sensibilité surprenante.

### Aude Brédy

(1) Passage Molière,

157, rue Saint-Martin 75003 Paris. Jusqu'au 15 février : du mercredi au samedi à 21 heures ; dimanche 1er février à 17 heures et dimanche 8 et 15 février à 16 heures. Réservations : 01 44 54 53 00.

Puis le 10 mars à La Coupole à Saint-Louis et le 12 mars au Grillen à Colmar.